

Tiré à part

Volume spécial n°4 Nodus Sciendi

Novembre 2016



Sous la direction de

DIANUÉ Bi Kacou Parfait, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan

Professeur des Universités



ISSN 2308-7676



ISBN 978291933618

Comité scientifique

Pr Jean-Marie KOUAKOU, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Thiémélé L. Ramsès BOA, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Amadou KONÉ, Georgetown University, Washington DC

Pr Bertrand WESTPHAL, Université de Limoges.

Pr Martine RENOUPREZ, Université de Cadix

Pr Simon HAREL, Université de Montréal

Pr Joseph TONDA, Université Omar Bongo

Pr Ludovic OBIANG, DR, IRSH / Gabon

Pr Georice Bertin MADEBE, DR, IRSH / Gabon

Pr Sylvère MBONDOBARI, Université Omar Bongo

SOMMAIRE

1. Dr Raphaël NGWE, Université de Yaoundé I, Département de Littératures et Civilisations Africaines : « **L'itsembabwoko ou la problématique des regards asymétriques** »
2. Dr Christ Olivier MPAGA, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Lecture de l'altérité dans l'imagerie et la symbolique république gabonaise : "la maternité allaitante"** »
3. Dr. Stéphane AMOUGOU, Chargé de Cours, Université de Yaoundé I : « **Regard sur une humanité falsifiée : une lecture de quelques romans du projet Fest'afrika "écrire par devoir de mémoire"** »
4. Dr. Thierno BOUBACAR BARRY, Université Gaston Berger de Saint-Louis du Sénégal : « **L'individuation, une propédeutique de l'altérité dans l'écriture romanesque d'André Brink et de Ken Bugul** »
5. Pierre Suzanne EYENGA ONANA, Université de Yaoundé I : « **Regard politique, quête altruiste et postulation d'une culture "fémihumaniste" dans l'imaginaire poétique de Marcelline Sibylle Ngono Bene** »
6. Dr. Léa ZAME AVEZO'O, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Réinvestissement des récits traditionnels par les humoristes gabonais** »
7. Dr Mathurin OVONO EBE, Maître-assistant, Etudes ibériques et latino-américaines, UOB : « **Non soi ou l'autre soi ? Approche comparée de *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama et *La Tercera guerra mundial* de Ismael Grasa** »
8. Cédric EYEBE, Doctorant, Université de Yaoundé 1, « **Le renouveau de la littérature camerounaise : image de soi et critique du social chez Joseph Ndzomo-Mole et Lucien Ayissi** »
9. Dr. Eric MOUKODOUMOU MIDEPANI, I.R.S.H, CENAREST, « **L'enseignement dans *Le bal des princes de Nimrod*** »
10. Dr. NDA'AH Guy Aurélien, Université de Yaoundé I-Cameroun, « **Altérité et stéréotype chez Léonora Miano et Pabe Mongo** »
11. Dr. Noël Bertrand Boundzanga, CRELAF/CELIG, Université de Libreville, « **Altérité et temporalité : soi-même comme un autre** »
12. Dr. OMBAKANÉ Simon, Université de Yaoundé I/ École Normale Supérieure, « **De l'échec du dialogue des sociocultures au racisme : une lecture d'*Un coupable* de Jean Denis-Bredin** »
13. Pr. DIANDUE Bi Kacou Parfait, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët- Boigny, « **Fiction et sciences exactes : pour une variabilité de l'altérité disciplinaire** »

3 « *Regards croisés : altérité et culture dans l'espace littéraire français et francophone postcolonial* », Actes du colloque international à l'Université Omar Bongo de Libreville, les 12 et 13 novembre 2015 / in Volume spécial n°4 *Nodus Sciendi / Le Graal Édition, Novembre 2016*

14. Pr. Pierre-Claver MONGUI, Maître de Conférences, CERLIM, Lettres Modernes, UOB, « **De l'altérité à propos d'une maxime du poète latin Térence : « homo sum, humani nihil a me alienum puto » »**
15. Pr. Steeve Robert RENOMBO, Maître de Conférences, Université Omar Bongo-Libreville, « **Ut musica narratio. Ecriture littéraire et altérité musicale dans Ritournelle de la faim de Jean-Marie Gustave Le Clézio »**

LE RENOUVEAU DE LA LITTÉRATURE CAMEROUNAISE : IMAGE DE SOI ET CRITIQUE DU SOCIAL CHEZ JOSEPH NDZOMO-MOLE ET LUCIEN AYISSI

Cédric EYEBE/ cedriceyebe@yahoo.fr Doctorant, Département de Philosophie,
Université de Yaoundé 1

Introduction

Les auteurs qui nous intéressent dans le cadre de cette communication ont la particularité d'être tous deux philosophes de formation et de métier, alors que nous parlons de littérature. En effet, Joseph Ndzomo-Molé est enseignant de philosophie à l'Ecole Normale Supérieure de l'Université de Yaoundé I ; tandis que Lucien Ayissi assure les fonctions de Chef de département de philosophie à la Faculté des arts, lettres et sciences humaines dans la même université. Cette particularité est à relever à sa juste valeur dans la mesure où nous mettons en exergue la configuration ou la reconfiguration de l'identité de soi dans la littérature qu'ils développent, des représentations de l'image de soi et de la critique de la société dans son ensemble face à la figure de l'altérité qui concerne globalement la littérature négro-africaine contemporaine ou postcoloniale. Le regard de l'altérité ou celui sur l'altérité, conditionne l'identité de soi car, pour parler de soi, il faut sans doute partir de la représentation de l'autre. Nous pensons en effet que les deux auteurs dans leurs ouvrages respectifs, et les genres littéraires certes distincts qu'ils ont choisis, le théâtre et le roman, sont représentatifs d'une nouvelle ère de l'écriture de soi en Afrique. Quoi de plus expressif donc que la littérature, qui représente le summum de l'esthétique langagière orale ou écrite, pour mettre en avant l'être de nos sociétés postcoloniales et la figure de l'homme qui en émerge, les maux et les valeurs qui y ressortissent, les maladies et les pseudo-valeurs qui la rongent de l'intérieur, les modèles ou les anti-modèles qui l'animent, etc., bref l'ensemble de ses paradoxes. La question des mœurs y est donc fondamentale car, aussi bien dans l'œuvre théâtrale de Joseph Ndzomo-Molé que dans le roman de Lucien Ayissi, la crise des mœurs ne passe pas inaperçue ; bien au contraire ! elle constitue le cœur de la critique de l'ordre socio-politique qu'entreprennent nos deux auteurs.

En fait, le regard posé sur l'autre est d'abord un regard de jugement : ses mœurs peuvent être contre-nature, sa moralité douteuse et sa mentalité fort inquiétante pour l'ordre social. Dans les œuvres que nous examinons, on voit bien que l'autre, c'est d'abord une certaine élite des sociétés africaines contemporaines. Celle-ci a fait de la corruption, de l'amour démesuré de l'argent et des richesses, de l'accumulation excessive voire malade des biens matériels, son souci majeur. Cette critique qui bâtit la satire sociale de *La soif des grandeurs*, rencontre la description sociographique qu'opère *La*

5 « Regards croisés : altérité et culture dans l'espace littéraire français et francophone postcolonial », *Actes du colloque international à l'Université Omar Bongo de Libreville, les 12 et 13 novembre 2015* / in *Volume spécial n°4 Nodus Sciendi / Le Graal Édition, Novembre 2016*

*prière de Yakob*¹ : critique d'une société en proie au dilemme des valeurs, et dont les fils ne savent plus se reconnaître dans les avatars monstrueux qui s'ensuivent ; une société en fin de compte perdue entre les valeurs traditionnelles issues du passé de soi et les valeurs ou pseudo-valeurs d'un mauvais mimétisme de l'Occident par une élite amoralisée, désincarnée et gouvernée par son goût prononcé pour la jouissance, le luxe démesuré et l'amour de l'argent. Toutes choses qui plongent en fin de compte la jeunesse de ces sociétés dans un doute permanent, obligée qu'elle est de trouver des voies de sortie peu nobles dans les interstices de l'ordre du monde, puisque cette jeunesse est en proie à une identité délabrée, flexible, insaisissable, et toujours à reconstituer. C'est la raison d'être des phénomènes de la débrouillardise comme mode d'existence, mais aussi de la rapine et de l'immigration clandestine qui constituent alors les modes de survie d'un peuple désabusé.

I. La crise de l'identité dans *La Prière de Yakob* de Lucien Ayissi

I. 1. L'ambition de Yakob Obama

Le récit de Lucien Ayissi se déroule dans un passé récent ou même encore actuel, quelques décennies après que les indépendances se sont réalisées : le colon est parti et l'administration locale a déjà subi son processus d'indigénisation des cadres. Cependant, la figure du colon reste présente par le vocable même de Blanc qui s'invite dans l'imaginaire local, l'homme mythique et forcément légendaire pour les sociétés indigènes. Le Blanc reste en effet présent dans l'imaginaire parce qu'il symbolise, non seulement la supériorité, la grandeur et la compétence absolues, mais aussi parce qu'il n'est pas un homme comme les autres : c'est pratiquement un être divin, à mi-chemin des mortels et des dieux. En tant qu'archétype d'humanité, il est celui qu'on veut être, celui aussi qu'on doit être pour justifier le processus de réalisation de l'humanité de soi.

Ainsi se décrit la figure de l'altérité dans *La prière de Yakob*. Le contexte spirituel dans lequel vit le village de Bona et ses cantons dans cette œuvre romanesque, interpelle et interroge l'image que l'on a de soi-même. Yakob Obama est un forgeron réputé de ce village, son épouse Jacqueline, leurs filles et son unique fils, Gaston Angoula, y coulent laborieusement leurs jours vivant des produits de la forge et des récoltes du champ. Mais l'habile forgeron est animé par une idée ambitieuse qui tarabuste son esprit en permanence : faire de son fils un Blanc, un vrai Blanc. Sa conviction demeure qu'il faut avoir un Blanc dans sa propre famille pour se faire respecter. Aussi déclare-t-il : « *chaque ventre a son propre nombril* »². Cette formule souligne nécessairement que le Blanc est un homme au-dessus de tous, et celui qui l'engendre l'est encore plus, sans doute. Ainsi, devenu Blanc, Gaston Angoula sera à même de parler d'égal à égal avec tous les autres Blancs du ciel et de la terre. Il honorera son village et sa famille. Quant à lui-même, Yakob

¹ Lucien Ayissi, *La Prière de Yakob*, Paris, Editions L'Harmattan, coll. « Littératures et savoirs », 2010.

² Id.

Obama, il prouvera alors, par l'accomplissement de la mutation ou plutôt de la transsubstantiation de son, fils, qu'il est un homme accompli capable de forger, non seulement les houes, les lances et les pioches, etc., mais aussi les hommes, les meilleurs, les Blancs, les hommes au-dessus de tous les autres. Car, l'homme idéal ou le prototype humain vers lequel l'imaginaire de l'Africain postcolonial tend, se dessine dans la figure du Blanc. Ce dernier n'est plus un simple être de chair et de sang, mais un concept représentatif de cet idéal d'humanité.

Yakob Obama comprend que l'école occidentale constitue le seul chemin à emprunter pour réaliser son vœu et parvenir ainsi à la mutation de son fils. C'est pour cette raison qu'il l'inscrit sans hésitation à l'école catholique de la mission éponyme de Bona, dans un contexte où l'héritage de la colonisation a consacré la prédominance du christianisme au détriment des valeurs de la tradition ancestrale. Ici se confrontent en permanence dans le récit de Lucien Ayissi, les conservateurs d'une tradition qui n'est plus que l'ombre d'elle-même (les personnages de Titus, Gallus, Pius, etc.), et ceux qui comprennent la nécessité de mourir pour laisser survivre les générations futures devant la puissance de l'altérité du Blanc (Yakob Angoula). Le combat entre la tradition et la modernité est donc ouvert. L'aventure semble véritablement ambiguë, et on ne peut pas nier que l'auteur se soit bien nourri des enseignements de la Grande Royale de Cheikh Hamidou Kane³ concernant le dilemme que l'école occidentale introduit dans les sociétés traditionnelles africaines. Il est semblable au choix qu'un homme est appelé à faire entre son cœur et à sa raison. Le choix fait de La Grande Royale était celui de la raison, par contre celui de Yakob semble davantage celui de l'ambition.

L'obtention du Certificat d'Etudes Primaires Élémentaires (CEPE) et du Concours d'entrée en 6^e qui interviennent en classe de Cours moyen deuxième année, finissent par convaincre Yakob Obama qu'il ne s'est pas trompé, et que son fils est sur la voie de l'accomplissement voulu par son géniteur. Cependant, une première rupture intervient à ce niveau, puisque le véritable laboratoire susceptible de faciliter la mutation de Gaston Angoula se trouve loin de Bona, à Ongola plus précisément, la capitale d'un pays que l'auteur ne nomme jamais dans son texte, mais qu'on peut facilement identifier au Cameroun⁴. Ce n'est pas sans peine que le père d'Angoula accepte de laisser partir son fils âgé seulement de « onze saisons sèches »⁵ auprès de son oncle maternel, Tonton Olama. Mais l'ambition a un prix, celui de la séparation avec les êtres chers. Le dialecticien platonicien ne s'est-il pas lui aussi séparé des siens pour découvrir le monde des idées ?

³ Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, Paris, éditions Julliard, coll. « 10/18 », 1973, p. 55-58.

⁴ Il faut souligner qu'Ongola est aussi le nom que les peuples autochtones de la capitale du Cameroun donnent à leur ville. L'appellation actuelle de Yaoundé n'est que le fruit de la colonisation allemande puisqu'Ongola est en fait une ville précoloniale.

⁵ Lucien Ayissi, *La Prière de Yakob*, op. cit.

L'oncle maternel d'Angoula est « un vrai Blanc » qui a jadis séjourné en Europe pour sa formation universitaire et qui exerce à présent le métier de référence : c'est un fonctionnaire. Fréquenter l'école occidentale, partir au pays des Blancs et travailler comme un Blanc, quoi de plus accompli pour un Noir ! C'est ce qui lui vaut tant de respect et d'adulation auprès de sa famille et bien au-delà. Yakob Obama éprouve d'ailleurs un certain complexe d'infériorité devant ce beau-frère Blanc et par ricochet, devant sa femme. Il suffit seulement que celle-ci assène la triste vérité, son frère est un Blanc, et cela suffit pour clouer le bec de son mari. Mais ce dernier n'entend pas laisser permaner un tel état de choses. Il lui faut aussi son Blanc à lui.

Mais il n'y a qu'un Blanc pour savoir comment forger d'autres Blancs. Voilà pour quelle raison la séparation entre le père et son fils est inévitable. C'est donc avec raison qu'Angoula devra prendre son oncle maternel pour modèle, en vivant à ses côtés et en poursuivant ses études secondaires au grand lycée d'Ongola. Cet espace d'enseignement secondaire devient en quelque sorte un lieu mythique, un centre national de mutation génétique ou de transsubstantiation des individus.

Pourtant à son arrivée dans la ville d'Ongola, Angoula est saisi par un grand nombre d'interrogations et de contrastes qui frappent son jeune esprit : comment est-il possible que son oncle, un vrai Blanc, vive dans l'un des quartiers les plus insalubres de cette ville ? Comment le gouvernement peut-il laisser que se développent les comportements répréhensibles dans le pays, etc. ? Ici, l'insalubrité n'est plus seulement dans les rues et les quartiers, elle a davantage envahi les mœurs des habitants de la grande ville. En fait, le personnage d'Olama est l'incarnation d'un paradoxe assez visible dans la société camerounaise : la réussite intellectuelle ne semble pas constituer la voie de la réussite sociale et le chemin indiqué en vue de l'acquisition des biens matériels. Angoula découvre, malgré lui, qu'il n'y a pas de lien de causalité entre l'échelle des savoirs et celle du pouvoir. L'économie n'emprunte pas toujours les voies de la raison. La crise qui s'annonce avec le personnage d'Olama ne semble pas encore parler à la société dans son ensemble. Et pourtant ! semble dire en filigrane l'auteur de *La prière de Yakob*. Angoula finit par obtenir brillamment son baccalauréat au terme de sept années de vie à Ongola et s'envoler par la suite pour la France pour sa formation universitaire, comme son oncle maternel qui avait su guider le fils de Yakob.

L'université de la Sorbonne incarne dans l'imaginaire des intellectuels de l'Afrique postcoloniale qui ont séjourné en Occident, un haut lieu d'excellence et de consécration. Elle accueille le fils de Yakob Obama pour parachever son processus de mutation entamé à l'école primaire missionnaire de son village. Mais Paris c'est aussi un ensemble de contrastes pour l'élite africaine : si sur le plan académique, le jeune africain est visiblement un bon sujet apprécié par ses enseignants et sollicité par ses camarades, cela ne suffit pas pour être en paix en France, le pays de l'égalité, de la liberté et qui proclame que tous les hommes sont frères, mais dont la pratique quotidienne des habitants est en pleine contradiction avec de tels principes. Car, la réalité sociale est plus dure à supporter, tant il est vrai que l'étudiant noir subit constamment le harcèlement raciste des loubards

8 « Regards croisés : altérité et culture dans l'espace littéraire français et francophone postcolonial », Actes du colloque international à l'Université Omar Bongo de Libreville, les 12 et 13 novembre 2015 / in Volume spécial n°4 *Nodus Sciendi* / Le Graal Édition, Novembre 2016

et des policiers, lui demandant à chaque coin de rue ses papiers officiels et la date de son retour dans sa forêt natale africaine. L'auteur questionne la réalité des valeurs universelles proclamées du bout des lèvres par la France, et la cohérence entre ces principes et le statut de l'autre, l'étranger, surtout quand il est africain, sur le sol français ; il met au jour l'hypocrisie de l'Occident dans sa politique d'accueil ou d'intégration des émigrés. A Paris, Angoula finit par comprendre qu'« à l'étranger, on ne reste qu'un étranger »⁶, comme si cela impliquait fatalement la nature étrange et inhumaine de celui qui vient d'ailleurs. Cela est sans doute une des raisons qui finissent par le jeter dans les bras de Jacqueline Rivière, une française auprès de laquelle le héros de Lucien Ayissi retrouve réconfort et douceur, et avec qui il se marie quelque temps après. Lucien Ayissi décrit un Angoula heureux et amoureux de son épouse, dans une réciprocité sans faille.

I. 2. Retour au pays de Sodome

Alors que l'avenir s'annonçait radieux sur le plan académique et matrimonial, avec des perspectives de travail et d'intégration, le fils de Yakob Obama décide de rentrer dans son pays natal accompagné de son épouse, une Blanche : un grand événement pour le village de Bona, une grande joie pour Yakob qui a l'occasion rêvée de montrer aux yeux de tous qu'il a réussi à forger un Blanc, un vrai, son Blanc. Ce qu'Angoula ne sait pas cependant, c'est que ce retour au pays natal est synonyme de descente aux enfers. Car, s'il espère désormais la paix, étant donné qu'il ne pourra plus faire l'objet d'un harcèlement de la part des loubards et de la police, les choses ne se déroulent pas tout à fait comme il l'espérait. Dans ce pays qui fut jadis le sien, beaucoup de choses ont changé dans le sens négatif : les mœurs ont davantage été corrompues, le chômage y est devenu endémique, le pays ne célèbre plus le mérite ou l'excellence mais baigne dans la médiocrité et l'obscurantisme ; le régime politique du Président Barthélémy Ossono laisse pourrir encore plus la situation déjà fort désastreuse. Le spectacle ainsi décrit est dégoûtant et alarmant, étant donné que la corruption systémique n'est que le reflet d'une pourriture sociale encore plus profonde. Bref, c'est un pays épave, délabré, qui a tué et tue en permanence les rêves de ses enfants, un pays où le gouvernement ne fait rien pour améliorer la situation. C'est ce pays-là que retrouve le héros de Lucien Ayissi dès son retour.

Mais, Angoula qui est devenu un Blanc a du mal à accepter cet état de choses : les pratiques magico-religieuses et sectaires des gouvernants, les superstitions de ses propres parents concernant la sorcellerie au village, la métamorphose d'hommes en animaux ou encore l'anthropophagie nocturne qu'incarnent les personnages gâteaux et méchants comme Linus, Titus, Petrus et Gallus. Son esprit cartésien l'empêche dorénavant de donner du crédit à de telles représentations sociales et par conséquent, l'amène à s'inscrire en rapport de rupture avec les croyances de son propre terroir. A partir de là Angoula réalise qu'il vit une véritable crise d'identité. Le Blanc et le Noir

⁶ Id.

semblent désormais incompatibles, au moment même où sa femme, Jacqueline, s'évertue à s'identifier à une Négrresse par amour pour son mari. Mais, Angoula lui-même ne sait plus s'il est un Noir ou un Blanc, ou un Blanc à la peau Noir, rejeté par les vrais Blancs et méconnaissable par les siens.

Le pire survient après les nombreuses demandes d'emplois déposées dans les ministères et les entreprises, les échecs à répétitions aux différents concours d'entrée dans la Fonction publique, etc. Toutes choses qui finissent par convaincre le Blanc de Yakob de l'état de décrépitude avancée de ce pays où la corruption et les pratiques sectaires ont pris le dessus sur le mérite, la morale et la justice sociale. Autrefois l'école était un facteur certain de réussite, autrefois aussi, aller en Occident garantissait le travail dans la fonction publique. Maintenant, le monde a changé. Ce qui a surtout changé avec ce monde, c'est la logique de la gouvernance. En fait, la société décrite par Lucien Ayissi est un véritable monstre autophage, qui se bouffe elle-même et contribue à son auto-élimination des nations pouvant durer dans le temps. L'auteur aborde en fin de compte la problématique de la fuite des cerveaux dans ses fondements même, car malgré son patriotisme, Angoula est obligé de retourner en France, même s'il sait par la même décision que le racisme ne le laissera pas en paix. Mais ce racisme est sans doute plus supportable que l'enfer de son propre pays.

La *Prière de Yakob* est une véritable photographie de la société camerounaise actuelle parce qu'il s'agit d'une œuvre qui passe au peigne fin les maux de cette société : la corruption, le piégeage de l'échelle sociale au moyen des réseaux d'influences malsains, la situation précaire des fonctionnaires intègres qui contraste avec les fonctionnaires corrompus s'enrichissant toujours plus au détriment des honnêtes gens dont la situation se paupérise davantage, la sorcellerie, la duplicité des hommes d'églises, le rôle incongru d'un Dieu qui suscite plus le doute que la foi quant à son existence ou sa neutralité dans le monde, etc. Dans cette description fortement imagée, le lecteur est emporté et introduit dans le véritable itinéraire qui structure l'être de l'élite camerounaise postcoloniale. L'œuvre ainsi présentée est une satire qui dénonce la fourberie et la duplicité des gardiens des mœurs, bref l'hypocrisie humaine au travers des personnages comme le Père Renard, le Père Lambert et le catéchiste Minala.

II. La Démesure chez Joseph Ndzomo-Molé : *ploutomanie* et mentalité *digesto-festive*

*Ploutomania ou le riche client et les chiens errants*⁷ est une tragi-comédie en cinq actes qui décrit fort opportunément le type de comportements déviants spécifiques et

⁷ Cette œuvre de Joseph Ndzomo-Molé qui parut premièrement sous le titre sus évoqué, a été rééditée sous celui-ci : *La soif des grandeurs ou le riche et les chiens errants*, Paris, Editions Masseur, coll. Essai et problèmes contemporains, 2010. C'est cette dernière version que nous exploitons dans le cadre de ce travail. Cette œuvre figure désormais au programme scolaire des œuvres littéraires dans les classes de Terminales au Cameroun.

caractéristiques de certains Africains de la société contemporaine. Les thèmes de la corruption, de la dépravation des mœurs et de la politique, ainsi que la crise identitaire qui traversent l'œuvre de Lucien Ayissi, sont également au cœur de *La soif des grandeurs* de Joseph Ndzomo-Molé. Les obstacles qui empêchent Angoula de se réintégrer dans la société d'Ongola, constituent l'intrigue de la pièce théâtrale. A cela s'ajoutent l'ensemble des dérives éthiques auxquelles peuvent conduire la folie des grandeurs, l'amour démesuré des richesses et de l'argent, le narcissisme exacerbé, les pratiques magico-sectaires, etc. Les deux textes sont donc à lire comme une suite logique décrivant les caractères d'une société malade et en manque de repères et de justice. Si Angoula est un héros qui n'arrive plus à s'adapter ou à s'insérer dans un tel environnement au terme de son séjour à l'étranger, ce n'est pas le cas d'Adingakouma, le héros contre-exemple de Joseph Ndzomo-Molé, dont les ambitions d'accumulation et de dépenses, à la fois somptueuses et spectaculaires, ont comme seul instrument de mesure le pouvoir de l'argent et l'ambition irrationnelle d'un maniaque des honneurs. Ici, l'échelle des valeurs est reconfigurée par le pouvoir de l'argent. En lieu et place de la démocratie, c'est la ploutocratie, le royaume de l'argent qu'Adingakouma veut instaurer.

En fait, en lisant les deux textes qui nous concernent, le lecteur comprend que la société camerounaise postcoloniale a donné lieu à deux types de citoyens : les résignés mal adaptés d'une part, et les pragmatiques qui profitent de la pluie pour déverser de la merde dans le torrent alors que les égouts sont déjà fort obstrués. Et le chaos qui s'installe se généralise. Si les premiers peuvent aller jusqu'à l'exil ou à l'immigration pour trouver des voies de survie, les seconds profitent abondamment de la situation et veulent même la permaner pour en tirer le maximum de dividendes.

L'œuvre de Joseph Ndzomo-Molé est une description minutieuse des nouveaux types de monstres humains qui émergent dans cette société et qui gangrènent l'échelle des valeurs. L'auteur écrit d'ailleurs que « *Les hommes, les Etats, les civilisations, valent ce que valent leurs échelles des valeurs* »⁸. Par conséquent, une société sans valeurs fondatrices, et au sein de laquelle l'argent, les richesses et les honneurs seuls comptent, est un univers nauséabond voué à la décrépitude. Le personnage d'Adingakouma est pour cela l'incarnation de cette soif malade des grandeurs qui écarte de la norme et renverse les valeurs par son désir intense et quasi-pathologique d'être vu, acclamé, célébré et connu de tous. La volonté de s'exhiber ainsi et d'afficher ses richesses aux yeux de tous, est un mal des élites de la société camerounaise contemporaine. Toute chose qui ne va pas sans l'anéantissement par cette élite, au sens propre tout comme au sens figuré, de tous ceux qui sont suspectés de constituer des obstacles à un tel projet démentiel de réalisation de soi. C'est pour cela qu'un tel personnage voue un culte effrayant aux honneurs publics, à l'argent et aux richesses matérielles, tout en naviguant dans un pragmatisme qui, en fin de compte, est dangereux et criminel puisqu'il est prêt à emprunter les voies les plus irrationnelles pour parvenir à ses fins.

⁸ Joseph Ndzomo-Molé, *La soif des grandeurs ou le riche et les chiens errants*, Op.cit., Acte 1, Scène 1, p. 6.

Cette tragi-comédie décrit la vie mentale des hommes politiques devenus des montres sociaux, et pour qui la politique ne constitue qu'un moyen parmi d'autres pour la course à l'avoir, « *la voie royale vers l'argent, la richesse et les honneurs*⁹! », comme le clame d'ailleurs Adingakouma dont l'égo n'a de limite que le contenu de ses comptes bancaires. Grâce au pouvoir de l'argent, ce personnage se considère comme l'épicentre du monde et estime que tout ce qui se rapporte à sa personne, y compris la maladie et la mort, est nécessairement supérieur à ce que le commun des hommes peut bien vivre ou connaître. Car, pense-t-il, avec l'argent, il est possible de se procurer tout ce qu'on désire y compris « *le bon Dieu à domicile*¹⁰ ». Dieu ou les hommes, tout peut s'acheter. A ses yeux, sa mort, au cas hypothétique où elle surviendrait par quelque ingratitude de Dieu, ne saurait être comparable à la misérable mort des pauvres gens et des nécessiteux qui meurent faute d'argent. Le vocabulaire d'Adingakouma est si narcissique, dépravé, corrompu et sacrilège que les verbes « acheter » et « créer » sont pour lui des synonymes réconfortants : le ralliement à sa cause des hommes tout comme de Dieu, devient possible grâce à l'argent. Car ici, l'argent ne fait pas seulement le bonheur, il est le bonheur.

En réalité, Adingakouma est un maniaque¹¹ qui a vendu son âme au diable et qui, de plus, est prêt à livrer sa femme Mélanissia et son fils Robertin en sacrifice à Ngambi, le charlatan auprès de qui il pense trouver la sécurité spirituelle, le blindage et la protection physique contre toute forme d'attaque de ses adversaires, mais aussi la garantie de retrouver son fauteuil ministériel à tous les prix. Le personnage est un condensé des défauts de l'avare, du mégalomane et du cleptomane. L'auteur s'est nourri abondamment et incontestablement de la littérature de Molière¹² et de Goethe¹³. Aux défauts des personnages comme Harpagon ou Faust, il ajoute paradoxalement la mentalité digesto-festive propre à l'Africain, c'est-à-dire l'amour de la fête et des occasions festives. Ces instants sont pour Adingakouma, des rendez-vous de démonstration de la fortune, des moments de dépenses somptueuses, la satisfaction d'être toujours accompagné par une foule de personnes à sa solde, l'aidant à gaspiller un argent souvent mal acquis. En effet, Adingakouma n'est ni un chef d'entreprise privée ni un homme d'affaire qui jouirait ainsi de sa fortune personnelle ; c'est un fonctionnaire qui détourne la fortune publique à des fins privées. Tout poste ministériel qu'il peut occuper est pour lui une « mangeoire », un « poste juteux ». L'idée d'avenir tout comme celle de

⁹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁰ *Ibid.*, p. 8.

¹¹ *Ibid.*, Acte I, Scène 3, p. 21.

¹² Molière, *L'Avare*, Paris, Hachette, 2000.

¹³ Goethe, *Faust I & II*,

bien public ne figurent pas dans le vocabulaire de ce personnage ; seul compte le moment présent de la jouissance des délices de la vie.

Ainsi, au lieu d'apprendre à autrui à pécher, l'éthique d'Adingakouma recommande de lui donner de la becquée au quotidien afin de paraître indispensable, de laisser l'illusion de liberté à autrui tout en maintenant le lien vital qui lui rappelle en permanence, par sadisme sans doute, qu'il n'est qu'un pantin malléable. Il préfère par exemple démolir sa villa de « cent cinquante millions » construite au village plutôt que de l'offrir à son frère Moïse qui manque de logement. Il n'est pas question que ce dernier ait sa propre maison, il doit vivre chez son frère, non par charité, mais par sadisme criminel. Adingakouma affirme à propos de lui-même :

« Je ne me sens au mieux de mon être que quand j'ai des parents à nourrir, des nécessiteux de tous bords à dépanner pour quelques jours. J'aime que et quand, dans mon entourage, on me considère la tête levée, le bec ouvert, dans l'attente fébrile et implorante des oisillons quémendant de la nourriture à leur mère. La becquée ! Oui, ils doivent tous me la mendier, les pauvres des environs ! La nature en a ainsi disposé : les petits doivent vivre chez les grands ; les riches sont appelés à faire manger les pauvres ; il y a des lépreux et des aveugles parce qu'un monde sans aumône n'aurait pas de sens¹⁴ ! »

Ce n'est nullement par extrême gentillesse ou humanisme que le personnage d'Adingakouma parle ainsi, mais par seul souci de paraître, de se donner en spectacle aux yeux du monde, de montrer que sans lui la vie des autres n'est pas du tout possible. Il se prend en fait pour le bon Dieu en personne. Le paradoxe qui finit par convaincre du caractère diabolique, ou du moins pathologique, d'un tel comportement, c'est son refus de financer la construction d'une borne fontaine dans son village ; projet que lui soumet le Chef Ewodo II et qui offrirait de l'eau potable à toute la communauté villageoise. Au même moment il est prêt à financer pompeusement la cérémonie d'inauguration de ce projet et participer au financement des mariages, des anniversaires et des baptêmes de ceux qui le louent et le célèbrent comme des « chiens errants »¹⁵. Le pragmatisme de ce personnage est primaire et sauvage au point où tout se réduit à son profit personnel, à ses honneurs publics. Les cérémonies publiques sont des occasions à ne pas manquer pour étaler l'immensité de ses richesses, alors qu'il est incapable de financer un véritable projet de développement social. Sa seule pensée est qu'en construisant une telle borne fontaine, il affranchirait le peuple : et cela n'est pas concevable pour ses intérêts car, qui le louerait encore.

Mais l'affront porté au peuple devient si insupportable en fin de compte que le village prononce la déchéance et le bannissement de son fils. Et comme un malheur ne vient

¹⁴ *Ibid.*, Acte II, Scène 3, p. 49

¹⁵ *Ibid.*, Acte II, Scène 4, p. 56-57

jamais seul, après cet acte, les problèmes d'Adingakouma se suivent : arrestation d'abord pour détournement de fonds publics, ensuite emprisonnement et confiscation des biens mal acquis, etc. Ne pouvant supporter une telle situation de déshonneur, la mort finit par emporter l'ancien député, l'ancien Directeur général et l'ex-ministre, etc. qui, en fin de compte, est désavoué, déshonoré, sans maison et sans personne à ses côtés. La folie des grandeurs l'a poussé à faire démolir sa villa du village en espérant reconstruire une plus grande et plus représentative de sa personne. Hélas ! Adingakouma meurt sans gloire et sans honneurs. «*Une mort peu enviable ! Un enterrement sans obsèques, sans cérémonies, donc sans pleurs et sans banquet* »¹⁶, rapporte le Professeur Thomas Minlanga. En fin de compte, le bon Dieu est descendu définitivement aux enfers¹⁷!

III. L'intérêt d'un nouveau littéraire : l'engagement pour l'éthique

La force des œuvres que nous venons de présenter, ressort à la fois sur le plan de l'écriture et sur celui des problématiques étudiées et mises en avant. Ces thématiques rappellent les grands noms de la première génération de la littérature camerounaise comme Bernard Nanga¹⁸, Joseph Ngoué¹⁹, Engelbert Mveng²⁰, René Philombe²¹, etc., qui, en leur temps, avaient également usé de la littérature de haut vol pour décrier les maux susceptibles d'égarer, non seulement des individus particuliers, mais aussi l'ensemble de la société. La force de l'écriture rejoint la précision de la description et le souci de transmettre un message que la simple théorie philosophique garderait élitiste et réservé à quelques initiés. On peut donc d'abord y lire la volonté de ces auteurs de s'adresser à toute la société, ou du moins, comme le disait Kant, «*à l'ensemble du public qui lit* »²², mais aussi le besoin de contourner le regard pressant voire inquisiteur du politique allergique à la critique et prêt à bannir toute opposition. Il s'agit d'une littérature à thèse qui n'entend pas se taire devant les horreurs de la société, encore moins s'en éloigner. Nous y voyons par conséquent un véritable engagement de l'écrivain dans des questions éthiques et la dénonciation des dérives immorales de l'élite. Le départ d'Angoula marque alors le désespoir et le dégoût qu'une telle situation inspire à Lucien Ayissi, tandis que

¹⁶ *Ibid.*, Acte V, Scène 4, p. 129

¹⁷ *Ibid.*, Acte V, Scène 1, p. 119

¹⁸ Nanga, Bernard, *Les chauves-souris*, Paris, Editions Présence Africaine, coll. « Ecrits », 1980.

¹⁹ Joseph Ngoué, *La croix du Sud*,

²⁰ Mveng, Engelbert, *Balafon*, Yaoundé, Editions Clé, 1972, nouvelle édition avec dossier pédagogique, 1998.

²¹ René Philombe, Philombe, René, *Un Sorcier blanc à Zangali*, Yaoundé, Editions Clé, 1969. La problématique du rapport entre le colon et le colonisé est également abordée dans *Les Blanc partis, les Nègres dansent*, Yaoundé, Editions Semences africaines, 1973.

²² Emmanuel Kant, « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? », *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les lumières ? Et autres textes*, traduit par J.-F. Poirier et F. Proust, Paris, GF Flammarion, 2006, p. 45

pour Joseph Ndzomo-Molé, la mort d'Adingakouma montre l'urgence de mettre un terme à une telle situation qui ne peut plus perdurer au risque d'un suicide collectif.

Ainsi, il y a deux choses au moins qui ressortissent de cette préoccupation de nos auteurs : l'image de soi d'une part, c'est-à-dire la figure de l'homme qui émerge dans nos sociétés contemporaines africaines, et d'autre part la critique des mœurs en vigueur dans une telle société. Il y a donc tout à la fois une présentation ou une description du fait, mais aussi une projection du devoir-être. Cela se voit dans l'incapacité d'Angoula à s'adapter dans un monde sans éthique et dans la mort d'Adingakouma l'anti-modèle. Les anti-modèles sont mis au ban de la société parce qu'ils veulent forcer une mise à l'écart de la norme, voire une normalisation des mœurs répréhensibles. Si les sociétés ne valent que ce que valent en réalité leurs échelles de valeurs, il faut bien dire qu'il y a des élites qui, dans la société africaine postcoloniale, n'ont pour souci que de voir l'ensemble de la société ramper, s'humilier à leur passage, des élites pour qui le seul baromètre de la norme et des valeurs morales est l'argent. Ce sont là de véritables obstacles au développement. On peut comprendre que Joseph Ndzomo Molé parle de la *ploutomanie*, la manie de l'argent, des honneurs et des richesses, comme d'une maladie de l'homme certes, mais aussi de la société qui fait advenir de tels monstres humains à la mentalité digesto-festive, au goût prononcé pour la fête, le faste et la solennité, parce qu'il s'agit là sans doute des symptômes extérieurs de la décrépitude de nos sociétés.

Bibliographie

- AYISSI, Lucien, *La prière de Yakob*, Paris, L'Harmattan, coll. « Littératures et savoirs », 2010.
- AYISSI, Lucien, *Rationalité prédatrice et crise de l'Etat de droit*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- GOETHE, Johann Wolfgang von, *Faust*, traduit par Gérard de Nerval, Paris, GF-Flammarion, 1999.
- KANE, Cheikh Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, éditions Julliard, coll.10/18, 1973.
- KANT, Emmanuel, « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? », *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les lumières ? Et autres textes*, traduit par J.-F. Poirier et F. Proust, Paris, GF Flammarion, 2006.
- MOLIERE, *L'Avare*, notes, questionnaires et dossier Bibliocollège par Jean-Claude Landat, Paris, Hachette, coll. « Bibliocollège », 2000.
- MVENG, Engelbert, *Balafon*, Yaoundé, Editions Clé, 1972, nouvelle édition avec dossier pédagogique, 1998.
- NANGA, Bernard, *Les chauves-souris*, Paris, Editions Présence Africaine, coll. « Ecrits », 1980.
- NDZOMO-MOLE, Joseph, *Autopsie de la "ploutomanie" et de l'esprit de jouissance. Critique de la mentalité digesto-festive*, Paris, L'Harmattan, coll. « Problématiques africaines », 2013.
- NDZOMO-MOLE, Joseph, *La soif des grandeurs ou le riche et les chiens errants*, Paris, Editions Masseur, coll. Essai et problèmes contemporains, 2010.

- NDZOMO-MOLE, Joseph, *Ploutomania ou le riche client et les chiens errants*, Paris, Editions La Bruyère, 2006.
- NGOUE, Joseph, *La croix du Sud*, Yaoundé, Editions Saint-Paul, coll. « Classiques africains », 1984.
- PHILOMBE, René, *Les Blanc partis, les Nègres dansent*, Yaoundé, Editions Semences africaines, 1973.
- Philombe, René, *Un Sorcier blanc à Zangali*, Yaoundé, Editions Clé, 1969.